Jean Marc Benedetti

Les Équilibristes

roman

Editions Passiflore

Ça a commencé comme ça. Dans un train. Il rentrait d'un voyage au Rajasthan. Elle l'a appelé au téléphone. Elle a dit qu'il y avait une zone d'ombre entre eux. Il a ri. Ça, c'était sûr. Il y avait toujours eu des zones d'ombre entre eux. Il l'entendait mal. Quoi ? Une ombre ? Où ça ? Répète. Quoi ? Où ? Ça a coupé. Puis la liaison est revenue. Le wagon vibrait. L'espace exigu de la cabine téléphonique a soudain été envahi par la zone d'ombre. Quoi ? Grande ? Trois centimètres ? Tu es sûre ? Elle lui a dit qu'il ne fallait pas s'affoler. Qu'ils auraient le temps. Et puis ce n'était pas encore sûr. Il fallait vérifier. Parfois, sur les clichés, il y a des zones d'ombre. Ça va ? Ça va ? Il a répété ça cent fois… Bêtement… Ça va ? Non, il sentait à sa voix que ça n'allait pas. Il lui a dit de ne pas rester seule. Qu'il arrivait. Putain, ce train, qu'il allait lentement ! Ça a encore coupé. Putain ! Il était livide… Une tache… Trois centimètres. Il a rappelé. Entre Tours et Poitiers. C'est moi. J'arrive. T'inquiète pas. On va la laver la tache. La lessiver. L'essorer à 1500 tours minute. Tout blancs ils vont être tes poumons. Les neiges éternelles. La tache ! Quelle tache ? Les zones d'ombre entre eux. Ça laissait de l'espace. Fallait respirer. Fallait du mystère pour chacun. C'est comme ça que ça

marche. Putain qu'il allait lentement, ce train ! Elle a rappelé. Sa voix vibrait comme de l'aluminium qu'on raye. Éraillé. Fin des phrases inaudibles à cause du bruit. De la peur qu'elle ne pouvait cacher. Une radiographie. Quand ? Aujourd'hui ? Où ? Aujourd'hui ? Toujours les mêmes mots stupides quand on ne sait pas quoi dire d'autre. À quoi se raccrocher. Un filin tremblant tendu entre deux parois. Ça a encore coupé. Ça coupe toujours au mauvais moment. À l'instant où l'autre va dire la vérité. Il a rappelé. Ne reste pas seule. J'arrive. Non. Ne rentre pas à la maison seule dans la nuit. Elle a dit que si. Qu'elle pouvait le faire. Elle crânait. C'est sûr. Elle qui avait toujours peur d'être seule dans leur grande maison. Elle a dit qu'elle rentrait pour la nuit, mais qu'elle ne l'attendrait pas. Qu'elle lui laissait un texte… Ça a raccroché.

Puis le silence. Brutal. Et tout de suite l'envie de vomir. Les yeux égarés. Il s'est assis sur les marches. Entre les deux compartiments. Il a commencé à pleurer. Il avait déjà compris. La tache. On pourrait pas la lessiver. Il pleurait. La contrôleuse est arrivée. Monsieur… Monsieur… ça va ? Vous avez besoin d'aide ? Il l'a regardée. Il lui a dit : elle va mourir. La tache, on pourra pas la lessiver. Elle l'a regardé. Ça va ? Ça va aller ? Elle ne pouvait même pas lui demander son billet. Elle était désemparée, la contrôleuse. Elle s'est retirée sans rien dire. La porte vitrée du compartiment a claqué. Il sentait toutes les vibrations du train. Et il a pleuré pendant des kilomètres. Les gens passaient pour aller aux toilettes ou au bar. Ils le regardaient. Ils n'osaient pas lui parler.

C’est pas souvent qu’on voit un homme pleurer, sur les marches, entre deux compartiments.

Mais il faudrait commencer par le début de cette histoire. Leur voyage croisé à tous les deux. Ce qu'il a vécu là-bas, loin d'elle, et le sien, surtout, qu'elle a écrit pendant qu'il était en Inde, ce texte de haine et d'amour qu'il a trouvé posé sur la table de la cuisine, à son retour. Miroir inversé et intolérable de son voyage à lui.

Car il avait bien eu lieu, ce voyage. Ce putain de voyage, comme il le disait tout le temps. Après. Il avait fallu qu'il parte. Sans elle. C'est cela qui avait tout déclenché, croyait-il. Il avait fallu qu'il décampe, qu'il échappe à la déliquescence, à l'ordinaire des jours qui creusait la distance, l'incompréhension, le tumulte entre eux. Qu'il s'en aille sans ses interminables listes de choses à elle, à transporter, ses atermoiements, ses difficultés à se décider. Il éprouvait un tel besoin de liberté, de légèreté !

Et une après-midi, après des jours d'hésitation, il avait acheté un billet pour l'Inde, le Rajasthan. L'exotisme assuré. Palais de maharadjas. Vaches en liberté. Crémations sur le Gange. Crémation prémonitoire. Cette attirance vers les couleurs de l'Inde, les parfums

des marchés, la lumière, tout ce bordel de clichés, s'est révélé l'inverse de tout ce qui allait suivre.

Le malheur, l'obscurité, la souffrance.

Après coup on se dit que si on savait lire les signes on saurait tout de la vie. Celle qu'on a vécue et celle qui nous attend. Mais on est là, à cajoler le quotidien, à mettre des rustines sur les écarts, à attendre que l'étiage remonte. On est là, entre les portes à demi fermées, cousant le fil ténu de la vie, comme si, au-dessus de nos têtes, ne grondaient pas les orages qui emportent tout.

On va voir le Brahmapoutre ou la Dordogne, s'extasier devant le Taj Mahal ou les vitraux de la Sainte Chapelle sans imaginer que de l'autre côté il y a le marbre noir des tombeaux ou la poussière des rues.

tu as dit je veux me laver en Inde et je te vois dans le Gange je tirerai bientôt comme le vice-consul sur les mendiants de Calcutta je tirerai à vue sur tout ce qui bouge pour essayer de pas crever la nuit dehors est toujours noire tu voulais intituler ton premier livre *La nuit est encore une enfant* traduit du portugais *Ainda a noite é uma criança* le nom d'une boîte de nuit combien de nuits y passas-tu combien de nuits y rôdas-tu dans celle-là ou dans une autre d'ailleurs proche de la Place des Fleurs où nous pouvions surveiller les enfants qui jouaient au ballon juste en se penchant au balcon tous ces mots qui sont tatoués comme les chiffres de la honte sur nos avant-bras sur nos cœurs brisés brûlés catapultés c'est ça le mot mais je m'en fous de cette géographie de mon amour et de ma haine Ariane ma soeur de quel amour blessée vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée et j'ai toujours rêvé d'aller jusqu'à Naxos jamais n'y suis allée pourtant j'en étais si près ô mon amour mon doux mon tendre mon merveilleux amour de l'aube claire jusqu'à la fin du jour merci de m'avoir fait ce que je suis je ne sais même plus ce que j'écris cette phrase est sortie de

moi sans que j'y pense si je suis là peut-être dans mon premier acte d'écrire le seul le vrai celui qui vous jette au matin au bas du lit et vous précipite sur la feuille à jeun oui tu as bien entendu à jeun pour moi qui sans cesse près du frigo grignote à longueur de journée c'est mon exploit d'ailleurs ce n'en est pas un pas une goutte d'eau ne passerait je vomirais comme j'ai aimé cette phrase de l'évangile du temps de ma jeunesse folle et ce fut mon emblème les tièdes je les vomirai pourtant mon Dieu je vous prie accordez-moi enfin de la tiédeur de la douceur quelque baume et quelques caresses tant qu'il en est encore temps les caresses du garagiste ou de Luc ton meilleur ami qui t'appela du Japon pour ton anniversaire et apprenant que tu partais en Inde demanda et Claire et quand tu répondis elle ne peut pas porter de sac à cause des cicatrices il dit qu'elle vienne avec moi au Japon et je la porterai sur les routes dans un palanquin mais qu'elle se décide vite je pars dans quelques jours mon sang n'a fait qu'un tour mon sang glacé mais notre fille avait annoncé sa venue je devais rester pour écrire c'est si cher un billet pour Tokyo et je ne suis pas partie je le regrette amèrement je le regrette il vaut mieux dit-on avoir des remords que des regrets moi j'ai eu les deux et Luc avait dit je te préviens je pars souvent sur un coup de tête avant l'aube pourras-tu me suivre et j'avais peur de pas pouvoir et pourtant maintenant je suis debout depuis bien avant l'aube je marche avec toi dans Delhi le soleil s'est déjà levé depuis longtemps je marche avec lui sur quelque pente volcanique dominant la mer et je suis seule à mon clavier quelle conne quelle pauvre conne quelle misérable

conne aurai-je encore le temps de changer avant que les serial killers n'arrivent car j'ai encore envie de faire rimer les mots j'ai en moi l'encre noire de la pieuvre je vomis des caillots de laves durcies des brouillards des fumées ils ont dit on vous crèvera avec nos rayons nos chimios vous verrez ça passera et ils m'en remettront une sacrée dose à bout de forces j'implorerai un brin de ciel bleu ou rose un petit espace de bonheur et je croirai y être arrivée mais la rémission n'a qu'un temps les cataclysmes ressurgiront et je me retrouverai au fond du puits pleine de bleus et d'ecchymoses alors j'ai recraché du noir par tous les pores et une grosse pelote drue s'est peut-être enkystée dans mes poumons et ils diront ma petite dame qu'est-ce qu'on apprend on récidive vous allez voir ce que vous allez voir et ils voudront me faire subir le même sort qu'aux pauvres seiches qui font du noir sans le vouloir me frapper fort me cogner violemment sur l'angle du mur jusqu'à ce que je sois disloquée mais cette fois j'en ai assez je vais partir sous les tropiques où la douleur n'est pas de mise comme disait Jacques Brel aux Marquises je ferai un deal avec la sécu payez-moi un grand tour du monde avec mon amoureux chéri ça coûtera moins cher que vos poisons et vos scanners il me soignera de caresses de sourires et de baisers fous je vous tire ma révérence il mettra ses mains sur mon cou ainsi partir sera plus doux Claire ressaisis-toi car aujourd'hui notre fille arrive ensoleillée de sa capitale dans notre campagne glaciale il faut lui faire un feu de joie dans notre immense cheminée que son père a construite avec tout son amour pour nous pour sa famille faut pas qu'elle sache mais comment lui cacher les alexandrins

encore allez donc vous faire foutre lâchez-moi oubliez-moi laissez-moi dire les mots si simples si rassurants du quotidien laissez-moi vivre toi je ne t'oublie pas je t'ai à l'œil je te hais dans Delhi

Jean Marc Benedetti est professeur agrégé de lettres. Après avoir travaillé comme enseignant et attaché culturel d'ambassade dans de nombreux pays, il vit aujourd'hui à la campagne dans le Lot et Garonne.
Les Équilibristes *est son deuxième roman.*

Les Équilibristes

Jean Marc Benedetti

Ça a commencé comme ça. Dans un train. Il rentrait d'un voyage au Rajasthan. Elle l'a appelé au téléphone. Elle a dit qu'il y avait une zone d'ombre entre eux. Il a ri. Ça c'était sûr. Il y avait toujours eu des zones d'ombre entre eux. Il l'entendait mal. Quoi ? Une ombre ? Où ça ? Répète. Quoi ? Où ? Ça a coupé. Puis la liaison est revenue. Le wagon vibrait. L'espace exigu de la cabine téléphonique a soudain été envahi par la zone d'ombre.

C'est l'histoire d'un voyage en Inde, d'un chaos, d'une réconciliation tardive et salvatrice entre un homme et une femme que ce roman dit à deux voix. Aveux déchirants d'amour et de haine. Leur vie est un sport de combat, une mise en danger qui consiste à vivre à deux sur un fil. Ordinaire des jours, passions empêchées. Nul besoin d'aller au cirque pour se sentir équilibriste.

Un texte sans concessions.

18 €

9 782918 471707